

après tout, si Québécois et Français s'amuse à raconter des blagues de Newfies ou de Belges, en quoi, au juste, cela nous informe-t-il de leurs relations avec les habitants de Terre-Neuve ou de la Belgique?

Cela dit, *Oka par la caricature* demeure un livre agréable et l'occasion de revoir un moment révélateur de notre histoire récente. De plus, l'ouvrage a valeur de référence puisqu'il inclut un bon nombre de caricatures de l'époque et, en annexe, une chronologie des événements et une bibliographie fort utiles.

Bernard Arcand
Université Laval

René Castonguay — *Rodolphe Lemieux et le Parti libéral 1866–1937 : le chevalier du roi*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, 238 p.

Un personnage intéressant, Rodolphe Lemieux a occupé des postes importants dans l'histoire politique du Canada et il mérite amplement d'être mieux connu. René Castonguay, dans un livre bien organisé en cinq parties, nous montre l'évolution de la vie politique de cet homme qu'il décrit comme un « chevalier servant » — fidèle à son chef, Wilfrid Laurier.

D'abord, Castonguay présente sa thèse sur le système bipartiste de la fin du XIX^e siècle. Quand Laurier est élu en 1896, les partis furent très près l'un de l'autre au niveau idéologique, menant à une modification importante du système : « au lieu de considérer cette mince frontière entre les partis comme franchissable, il faut », selon l'auteur, « la voir comme étant de plus en plus étanche, presque entièrement fermée par une nouvelle ligne : la ligne de parti » (p. 1). Les débats idéologiques deviennent moins importants pendant que la ligne de parti devient « une sorte de barrière psychologique qui fait en sorte que l'on ne peut pas changer de parti » (p. 2). Dans ce contexte, naît un nouveau type de politicien : « l'homme de parti », « celui dont l'attachement à une formation politique est tel que ses propres idées font souvent place aux politiques émises par les dirigeants du parti, même si elles sont divergentes, voire contraires à ses propres idées » (p. 9).

Dans la deuxième partie, l'auteur présente l'apprentissage de ce système par Rodolphe Lemieux, le « cas type de l'homme de parti ». Entre sa naissance dans une famille libérale en 1866 et son arrivée dans une position importante dans le cabinet de Laurier en 1902, Lemieux commence son action politique par le journalisme et les clubs politiques où il cultive ses talents (il est un orateur exceptionnel) et ses contacts (surtout Lomer Gouin). Vers 1888 « Lemieux choisit définitivement l'aile modérée du Parti libéral » plutôt que l'aile radicale (p. 25), et pendant ses interventions, il met l'accent sur la défense de l'autonomie provinciale et de l'indépendance du Canada face à l'Angleterre (p. 29). Mais après qu'il est élu à Gaspé, en 1896, « nous pouvons alors voir Lemieux », dans les mots de Castonguay, « passer par-dessus ses convictions, ses idées, pour mieux défendre la position du parti, celle de son chef, pour le bien de l'unité nationale mais particulièrement pour celui du Parti libéral et de Laurier » (p. 41).

Le troisième chapitre du livre est consacré à la période entre l'ascension de Lemieux après 1902 jusqu'aux élections de 1911. Lemieux suit la ligne du parti : « s'adapter aux circonstances, voilà ce qui semble être une ligne de conduite centrale dans son cas » (p. 61). En 1904, Laurier le nomme Solliciteur général, et en 1905, quand Gouin devient Premier ministre du Québec, Lemieux joue de plus en plus le rôle d'intermédiaire entre Ottawa et Québec. À partir de 1906, il est ministre des Postes et du Travail avec son sous-ministre, W. L. M. King. Vers la fin de cette période, Lemieux est aussi négociateur pendant quelques missions diplomatiques et, peut être plus important, ministre de la Marine en 1911 pour défendre le projet de Laurier contre Henri Bourassa et les nationalistes au Québec.

Entre 1911 et 1919 Lemieux est dans l'opposition, combattant les nationalistes au début, les conservateurs à partir de 1912, et les unionistes après 1917. « Le plus gros de son travail partisan se fait à l'extérieur de la Chambre » où Lemieux reste une des figures dominantes des campagnes électorales au Québec (p. xv). L'événement dominant de la période est bien sûr la guerre de 1914–1918 et il appuie les positions du parti (la participation en 1914 mais pas la conscription). Finalement, dans le dernier chapitre, Castonguay décrit la retraite volontaire de Lemieux de la vie politique. Après la mort de Laurier en 1919, Lemieux appuie W. S. Fielding (qui avait abandonné Laurier sur la question de la conscription) et quand c'est King qui gagne Lemieux choisit « l'auto-tablettage ». Il refuse les offres de son ami King de rejoindre le cabinet, préférant le poste d'orateur de la Chambre, et ensuite sénateur jusqu'à sa mort, survenue en 1937.

La thèse, répétée souvent, est très claire : l'homme du parti accepte la ligne du parti. Mais, quelques éléments auraient pu être approfondis, commençant par le processus de prises de décisions. Le lecteur a parfois l'impression que c'est exclusivement le chef qui impose les décisions sur les membres obéissants. Il n'y a pas assez d'exemples de l'influence de Lemieux sur Laurier — sûrement pas assez pour accepter l'affirmation que Lemieux « a été à Wilfrid Laurier ce qu'Ernest Lapointe a été à William Lyon Mackenzie King quelques années plus tard, c'est à dire l'adjoint indispensable » (p. xiii). Aussi, les convictions personnelles de Lemieux méritent plus d'attention : ses raisons pour avoir choisi l'aile modérée du parti au lieu de l'aile radicale; ses vues économiques et l'effet de son association avec Gouin et les milieux d'affaires à Montréal qui peuvent expliquer son appui « assez inattendu » (p. 180) pour Fielding en 1919; son appui à la Première guerre mondiale, qui est présenté un peu trop dans les termes partisans (p. 150). Finalement, la motivation de Lemieux à suivre la ligne du parti n'est pas toujours évidente. L'auteur suggère à une pointe que « les prises de position de Lemieux (entre 1902–1911) ont un but précis : chercher les promotions, assurer son avancement dans les structures du parti » (p. 69). Pendant le débat sur la marine l'auteur insiste sur les aspects moins intéressants : « En se plaçant devant son ancien ami Bourassa et ses nationalistes, Lemieux se sacrifie... Se sacrifier pour le bien du parti est sans doute le geste ultime que peut poser un homme de parti » (p. 133). Ailleurs, c'est écrit que pour Lemieux « la fidélité au Parti libérale se résumait à la fidélité à Wilfred Laurier » (p. 171).

Dans l'ensemble, Castonguay a fait une bonne recherche et son livre est bien écrit et très intéressant à lire. Le dernier chapitre contient les interprétations les moins

convaincantes (surtout au sujet des conséquences pour le chevalier d'avoir choisi le mauvais cheval en 1919) et il y a aussi quelques erreurs : Arthur Meighen ne vient pas de l'Ouest (p. 184), King n'a pas battu Fielding au 2^e mais au 4^e tour (p. 181) et l'allié québécois de Gouin et Dandurand au cabinet de 1921 ne fut pas l'Ontarien Charles Murphy, mais James A. Robb (p. 195). Mais, les quatre premiers chapitres sont plus solides, surtout la description de la lutte entre Lemieux, le chevalier servant, et Bourassa, le chevalier errant, entre 1896 et 1919. Ce travail constitue une contribution importante à nos connaissances de cette période de l'histoire politique canadienne.

John MacFarlane
Défense nationale

Stanley Chojnacki — *Women and Men in Renaissance Venice: Twelve Essays on Patrician Society*. Baltimore and London: Johns Hopkins University Press, 2000. Pp. xii, 370.

Stanley Chojnacki's *Women and Men in Renaissance Venice* is a collection of previously published essays drawn from his career of researching the patrician culture of Venice. To avoid the inconsistencies and redundancies typical of such collections Chojnacki has reworked his essays somewhat and provided an insightful and self-reflective introduction. The book informs the reader on at least two fronts: first, by providing the fruits of nearly 30 years' analysis of one historical subject; and second, by situating that research very clearly within its historiographical context. Chojnacki is able to step back from his work and evaluate its methodological and thematic development, showing how his interest in the place of women in patrician culture has grown from a tangential concern to a principal focus of his work.

Certainly Venetian society was patriarchal. Yet Chojnacki reveals how individual patricians, both women and men, asserted some measure of independence, even if limited by the needs of family or the state. Along with providing solid statistical generalizations, Chojnacki emphasises the "varied and unpredictable circumstances of individual experience". In a patrician society like that of Venice, the "concerns of private life influenced the course of political development" (p. 2); thus married women, Chojnacki found, exerted influence on their children and other relatives and in-laws, helping to shape governmental policy.

The sources that Chojnacki uses to peek into Venice's upper-class homes are varied, although he leans heavily on a close reading of governmental legislation, marriage and dowry records, and wills. He handles all of these with consummate skill, teasing from them important conclusions, many of them diverging from what we know of patrician culture elsewhere. One of the principal battlegrounds between patrician families and the state was the dowry, the dramatic inflation of which became one of the major problems of Renaissance society and a constant challenge to noble families who needed to cement socially and economically advantageous marriages for their daughters, something which sorely stretched most families'